

Connaissez-vous l'histoire des moutons ? C'est une histoire qu'utilisait Gurdjieff en ses démonstrations. La voici...

Il y avait une fois - c'était au temps où les bêtes parlaient - un magicien qui possédait un immense troupeau.

Ce magicien était très méchant et, presque chaque jour, venait à son troupeau, prenait quelques moutons, les emportait et les tuait pour en faire honneur aux gens qu'il invitait à sa table.

Or, ayant appris le sort qui les attendait lorsque le magicien s'emparait d'eux, beaucoup de moutons décidèrent de prendre la fuite, et la prirent en effet.

Mais le magicien voyant s'éclaircir les rangs de son troupeau, ne fut pas long à comprendre ce qu'il se passait.

Ah oui ! Mes gaillards, fit-il, eh bien, on va voir !...

Et il fit garder son troupeau par des bergers. Mais les bergers ne pouvaient pas avoir les yeux partout à la fois. Des moutons prirent encore la fuite. Et le magicien, furieux, donna des chiens à ses bergers.

Les chiens aboyèrent, montrèrent les dents, mordirent...

Cela n'empêcha pas grand-chose. Le troupeau continua à s'éclaircir, si bien que le magicien décida de l'encercler d'énormes barrières.

Il le fit.

Et des moutons trouvèrent encore le moyen de disparaître, car les moutons en ce temps-là étaient futés, malins et finauds. De vrais singes...

Je crois même - bien entendu, je ne vous raconte pas l'histoire comme le faisait Gurdjieff - qu'ils marchaient debout et qu'ils n'avaient que deux pattes, les deux autres étant des mains...

Le magicien, des pieds à la tête, tremblait de rage. « Cela ne peut pas durer, grinçait-il du matin au soir et du soir au matin, cela ne peut pas durer !... »

Il finit par se retirer dans la pièce la plus secrète de son château. Il invoqua ses génies et reparut un jour, le visage tout amène et détendu... Ses génies lui avaient donné une idée : celle de plonger ses moutons en état d'hypnose, de les endormir quoi !...

VOUS ÊTES DES HOMMES LIBRES !...

Il vint donc parmi eux et leur dit, plein de grâce : « finies les barrières, finis les chiens, finis les bergers !... vous vous garderez vous-mêmes. Pour vous, une ère de liberté commence. Car vous n'êtes plus des moutons. Vous êtes des hommes... »

Il les regardait les uns après les autres, bien dans les yeux, et il poursuivait :

--- Toi, tu es un marchand !... Toi, tu es un juge !... Toi, tu es un seigneur !... Toi, tu es un poète !... Toi, tu es un général !... Toi, tu es une courtisane !... Toi, tu es une matrone !... Toi, tu es un larron !...

Il conclut :

-- Et maintenant, allez ! Jouez aux juges, aux seigneurs, aux courtisanes, aux poètes et aux larrons. Allez ! Allez ! Et que la grandeur soit avec vous...

LE MALÉFICE.

Dès lors, ce fut terminé. Le magicien put dormir sur ses deux oreilles. Promus à la dignité d'hommes, les moutons se mirent à jouer à l'inferral jeu des hommes. Plus un seul ne songea à prendre la fuite.

Et le magicien, depuis ce jour béni, put à loisir emporter les meilleurs d'entre eux sans même qu'ils s'en émeuvent. Ils ne voient plus. Ils ne savent plus. Leurs yeux sont fermés à la réalité...

Un général disparaît ? C'est la guerre. Un poète rend l'âme ? C'est la maladie. Un larron est pendu ? C'est la justice. Une courtisane décède ? C'est l'amour. Un seigneur se suicide ? C'est le jeu...

Ils vivent dans leur rêve absurde. L'illusion nourrit leur esprit, le mensonge peuple leur cœur. Ils sont incapables de s'arracher à l'hypnose et, par delà les causes secondes, de remonter à la cause première de leurs maux... il doit bien rire, le magicien ! Il doit bien rire, le Prince !

Bien rire de nous : les hommes...

RÉVEILLEZ-VOUS !...

Qu'en dites-vous de cette petite histoire ?

Elle est plus profondément vraie, encore, qu'on ne le perçoit à première vue. Plus on la tourne et plus on la retourne, plus on lui découvre de significations et de prolongements, de rapports et de concordances avec la condition humaine...

Il y a quelque part, par-delà certaines limites, un pays de vie et de liberté. Mais un sortilège pèse sur nous et nous demeurons dans notre vallée d'opprobre, hébétés et bêtards, assujettis à la souffrance et à l'erreur, promis à la mort...

Nous ne vivons pas. Ce que nous prenons pour la vie est un mauvais rêve. Nous ne sommes que des automates, que des robots, que des somnambules dominés par un maléfice. Et voilà pourquoi Saint Paul, qui avait compris et avait de la poigne, a passé le plus clair de ses jours à secouer les hommes et à leur crier :

-- Réveillez-vous ! Réveillez-vous !...